

CINÉMAZINE

4 AVRIL 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N° 14

NOS LECTEURS ONT LA PAROLE...

GARY COOPER, dont nous commençons dans notre numéro de Pâques une vie romancée, écrite par lui-même (Photo Paramount)



9772

LA POTINIÈRE

CENSURE.

Nous ne nous laisserons jamais de marquer les coups. Donc, la censure, pour travailler sans bruit, en dessous, comme les tannes, n'en demeure pas moins fort active... Encore un film, tchèque cette fois, qui vient d'être interdit... Sans parler de certaines scènes de maternité, le beau film de Jean Choux... Et l'on ne nous parle pas des ouvrages que quotidiennement elle refuse, pour une raison ou pour une autre...

On dirait d'ailleurs que la maison de la rue de Valois a comme honte de son existence... Et comme on la comprend ! Le local hermétiquement clos de toutes parts, qui l'abrite, au Palais-Royal, happe parfois une silhouette hâtive, dont l'allure évoque celle d'un habitué craintif de certains mauvais lieux... mais la porte, déjà, s'est refermée et plus rien ne désigne la commission de contrôle au regard indiscret. Car le plus piquant de la chose est que vous cherchiez en vain sur ses murs toute trace de raison sociale... Mystère et discrétion... Seules quelques lettres, à demi effacées sur un fronton crasseux... A grand peine on déchiffre... « Beaux-Arts ».

PREMIÈRE DÉCLARATION

DE M. EDMOND SÉE.

Evidemment, M. Edmond Sée, grand censeur devant l'Éternel, cherche à défendre le besogne qu'il fait.

Ecoutez-le : — Une ambassade étrangère a eu l'idée de protester contre cette simple phrase de l'Hôtel de Libre Echange. « C'est dans ce lit qu'a couché l'héritière du trône de... » L'ambassade de ce pays nous a adressé une protestation virulente... Oh ! les susceptibilités diplomatiques !

Ce qui tend sans doute à démontrer que la censure est beaucoup trop magnanime...

DEUXIÈME DÉCLARATION

DE M. EDMOND SÉE.

D'ailleurs, le grand chef de la censure, n'attend pas plus longtemps pour se décerner des louanges :

— Avouez, dit-il à un confrère, que nous sommes assez libéraux ! Depuis quelque temps, vous en voyez des cuisses et des femmes nues, au cinéma ! (sic).

M. Edmond Sée croira ce qu'il voudra, mais nous préférons, nous, de beaucoup, à la place des femmes nues en question, voir sur nos écrans les marins du « Potemkine » !

CHIQUE.

Rencontré dernièrement cet acteur consciencieux, dont la barbe impressionnante est célèbre dans toute la corporation.

— Comment va ? interrogeons-nous. — Mal... Imaginez-vous que j'avais enfin réussi à trouver un rôle intéressant dans un film religieux actuellement en cours de montage... Nous étions une centaine qui, re-

C'est le 18 Avril

que paraîtra

NOTRE NUMÉRO DE PAQUES

Une Merveille, placée sous le triple signe du "Printemps," de la "Femme" et de la "Jeunesse".

Ce numéro exceptionnel, mis en vente dans tous les kiosques et librairies au prix de deux francs, comprendra :

Une magnifique couverture en couleurs

32 pages de gravures, dessins et illustrations splendides ;

Un texte jeune, abondant, agréable et varié ; comprenant, en plus de nos rubriques habituelles, une enquête d'actualité, un conte, des reportages divers dans les studios et auprès de nos plus grandes vedettes, etc..., ainsi que le début d'une suite d'articles sensationnels.

Histoires de ma vie, par GARY COOPER.

UN GRAND CONCOURS INÉDIT attrayant et facile DOTÉ DE NOMBREUX PRIX

Dès maintenant, retenez ce numéro exceptionnel chez votre libraire.

présentant le peuple d'Israël, devaient défiler majestueusement sous des cieux déchaînés...

— Eh bien !... — La scène a dû être coupée... Ma barbe, qui est bien à moi, a pu, seule, tenir, tandis que celles, postiches, des autres figurants, s'envolèrent sous la rafale...

SYSTÈME D.

Un nouveau scandale va-t-il éclater ? On le dit... Une firme britannique avait formé le projet de tourner un ouvrage sur l'Histoire de l'aviation. Le scénario de ce film, qui devait être écrit par l'auteur de Vol de nuit, Antoine de Saint-Exupéry, constituait pour les pays qui participeraient à cette manifestation un admirable instrument de propagande. C'est pourquoi, l'Amérique, l'Angleterre, la Russie, l'Italie, acquiescèrent aussitôt à cette idée.

Mais il n'en alla pas de même de la France, où certains prétendus « cinéastes »

exigèrent une « bidde gommision », faute de quoi ils chiperaient l'idée à leurs collègues anglais, « taperaient » le ministre et tourneraient le film pour leur propre compte.

Les choses en sont là. Plusieurs Topazes tricolores et un conseiller général se sont mis en campagne. Quant à l'Angleterre, elle a décidé, si ces menaces étaient mises à exécution, de ne consacrer qu'un minimum d'images à l'aviation française dans cette espèce d'anthologie de l'armée de l'air !

Mais vous ne trouvez pas, qu'après cela, on est fier d'être Français ?

RAPPROCHEMENT.

Un producteur, dont, par modestie, nous taisons le nom, avait pressenti Jacques Feyder pour (tenez-vous bien) tourner... La Tosca.

Ne sachant pas exactement ce qu'on lui voulait, le réalisateur de Pension Mimosas s'en fut, un matin de la semaine passée, trouver notre homme, lequel, sans plus de façon, le mit au courant de ce projet. Un peu abasourdi, Feyder, risqua une timide protestation :

— Permettez-moi, dit-il, de ne pas entrevoir très clairement les raisons qui vous ont poussé à vous adresser à moi...

— N'avez-vous pas réalisé, jadis, Thérèse Raquin ?

— Parfaitement... mais...

— Alors, vous êtes l'homme qu'il me faut... Je vois très bien le troisième acte de La Tosca... vous savez bien, cette histoire de flambeaux... traité de la même façon que vous avez réalisé la fin de Thérèse Raquin...

Un qui fut probablement flatté, ce fut Feyder...

HISTOIRE DE PASSER LE TEMPS...

Entre deux prises de vues de Mystères de Paris, Lucien Baroux aime à raconter l'histoire suivante :

— Un grand artiste disparu avait pour fils un jeune acteur, devenu depuis un de nos auteurs dramatiques les plus réputés. Et ce fils qui savait quel crédit avait son père, en abusait souvent. Le besoin d'argent se faisant un jour encore plus pressant, le jeune homme n'hésita pas à « taper » le propre impresario de son père ; lequel impresario envoya à l'artiste le télégramme suivant :

« Ton fils me demande de l'argent. Est-ce que je dois marcher ? »

Vingt-quatre heures plus tard, arrivait la réponse du père :

« Oui, mais sur la pointe des pieds. »

ROSSERIE...

On parlait devant Mistinguett du chanteur Jean Lumière.

— Jean Lumière ?... Jean Lumière ? connais pas, fit Miss... Ce nom ne me rappelle qu'un homme : le Lumière du cinéma...

— Parbleu, fit quelqu'un entre ses dents ; elle aime tout ce qui est « d'époque »... De la sienne, naturellement...

L'HOMME INVISIBLE.

UNE FRANÇAISE D'HOLLYWOOD

Il y a quelques semaines, l'Académie des Arts et Sciences cinématographique, réunie à Los Angeles pour la distribution de ses récompenses annuelles, attribua le premier prix d'interprétation cinématographique à Claudette Colbert, pour sa création dans New-York-Miami. L'accueil fait dans le monde entier au film de Frank Capre ratifia pleinement cette décision.

Vedette de grande classe, Claudette Colbert a su, malgré certains films de qualités très secondaires, tels que la Grande Mare ou cette succession de tableaux scéniques qui a titre Cléopâtre, conserver l'estime que lui valurent, des amateurs de beaux films, certaines réalisations tels New-York-Miami ou The Guiled Lily (Aller et Retour).

Sympathique, d'allure franche et sportive, Claudette Colbert vous conquiert dès la première rencontre. On est à son aise devant cette jeune femme décidée qui ne vous éblouit nullement par une lascive beauté. C'est bien la jeune Américaine moderne, avec laquelle on peut sans aucune gêne aborder les sujets de conversation les plus scabreux. Aristocratique d'allure, elle a, dans son attitude, un « je ne sais quoi » qui vous incite à demeurer réservé.

C'est très curieux, car, cette jeune femme que certains films récents ont montrée dans des rôles spécifiquement américains, est Française et, mieux encore, Parisienne.

En effet, elle est née en notre capitale, en 1907, et son nom véritable est Claudette Chauchoin. Elle transforma celui-ci en Colbert lorsqu'elle débuta au théâtre. Le choix de son pseudonyme fut facile ; elle prit tout simplement le nom de jeune fille de sa mère.

En 1913, son père, qui dirigeait ici une importante entreprise, fit de malheureuses affaires. La famille partit pour New-York, où une situation dans une grande banque était offerte à l'industriel malchanceux.

Certainement, ce voyage eut une répercussion sur l'avenir de la jeune Claudette. C'est l'avis de celle-ci, qui déclara que les jeunes Françaises sont loin de jouir des mêmes libertés que les jeunes Américaines.

Décidée à vivre dans un pays neuf, la famille Chauchoin en épousa les lois et les coutumes ; la jeune fille fut élevée à l'instar des jeunes New-Yorkaises.

Un jour, lors d'une visite chez une amie, Claudette fit connaissance de l'artiste Anne Mollisson qui, débutant dans la carrière d'acteur dramatique, devait représenter une comédie, The Wild Westcotts. Anne Mollisson incita la jeune fille à aller voir le directeur du théâtre pour qu'un petit rôle lui fût con-

fié. Elle eut trois lignes de texte, qu'elle récita pour la première fois devant les spectateurs, le 24 décembre 1924.

Par la suite, perfectionnant ses connaissances théâtrales, elle fut la vedette de nombreuses pièces, notamment Le Train fantôme et The Barker. Cette dernière, à diverses reprises adaptée à l'écran, fut interprétée d'abord par Dorothy Mackaill et récemment par Clara Bow.

Ses débuts cinématographiques remontent à 1925. Le cinéma ne parlait pas encore. Son premier film, réalisé dans un tout petit studio de la banlieue new-yorkaise, était intitulé For the love of mike et son partenaire n'était autre que Ben Lyon.

Celle qui, par la suite, devait être Cléopâtre vit sa carrière cinématographique interrompue à cause de son nez. Comme celui de la fameuse reine d'Égypte, le nez de la jeune femme, au dire des metteurs en scène américains, était beaucoup trop long. Claudette s'en rendit tout de suite compte et n'insista pas.

Si son visage n'était pas très photogénique, sa voix, par contre, était excellente. Un essai devant le micro, à Long Island, lors des débuts du parlant, fut tel que la Paramount engagea la sympathique artiste par contrat.

Citer tous ses films serait fastidieux, d'autant plus qu'un certain nombre d'entre eux, tels que Un Trou dans le mur, le Réquisitoire, furent tournés à Joinville, en version française.



LAUDETTE COLBERT

La première fois que l'on vit Claudette Colbert sur les écrans français, ce fut aux côtés de Maurice Chevalier, dans la Grande mare. Elle fut ensuite la partenaire d'Adolphe Menjou, dans l'Enigmatique Monsieur Parkes, puis une seconde fois, celle de Chevalier, dans le Lieutenant souriant. Depuis, les créations de cette excellente artiste se succédèrent : le Revenant, avec Charles Boyer, Chanteuse de cabaret, le Signe de la Croix, le Président Fantôme, Cléopâtre, l'excellent New-York-Miami, et aujourd'hui, deux films différents de genre et pourtant tous deux remarquables : Imitation of Life et Aller et Retour.

GEORGE FRONVAL.



Une coiffure spécialement étudiée pour "New-York Miami", (Columbia)

Claudette Colbert, dans un film encore inédit en France : "Private Worlds", qu'elle vient d'achever avec Charles Boyer.

Secrétaire générale : Yvonne IBELS

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.

ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) : Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr. — (pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 80 fr. — Six mois, 42 fr.

Païement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Elysées 75-19

Fondateur : JEAN PASCAL

Régie exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.

SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

Hollywood - mars (de notre corr. part.)

Toujours C.-B. — Hollywood n'a jamais eu, et n'aura sans doute jamais personnalité plus extravagante que C.-B. de Mille, créateur de super-spectacles. L'autre jour, C.-B. alla visiter sur le plateau le plus grand accessoire qu'on ait jamais construit ici. C'est une catapulte qui figurera dans les *Croisades*. Elle n'a pas moins de 15 mètres de long, 10 de haut et 7 de large. Lorsque de Mille arriva, toute une foule de techniciens, d'artistes et d'administrateurs s'extasiait devant le « prop » énorme.

— Oh! ne vous frappez pas, fit de Mille. Ça n'est que la petite...

Intimité. — Lorsque King Vidor commença la réalisation de *Nuit de Noces*, Anna Sten refusa de faire la première scène avec Gary Cooper... C'était une scène d'amour.

— Je ne le connais pas assez bien, disait-elle. Si nous faisons tout de suite cette scène d'amour, nous ne sentirons pas que nous nous connaissons l'un l'autre, nous serons deux étrangers qui singent l'amour...

« Je crois que dans un film d'amour il faut d'abord jouer les scènes préliminaires, tout comme en amour il faut passer par les stades préparatoires avant d'aboutir. Ensuite, l'acteur et l'actrice commencent à se connaître — ils peuvent même se faire l'illusion de s'aimer l'un l'autre... »

C'est, sans doute, ce qu'on appelle vivre son rôle...

Débuts. — De Mille perça dans le cinéma, pour avoir par hasard rencontré Jesse Lasky dans un café. Tous deux étaient fauchés, et ils décidèrent de faire des films en dernier ressort... Joan Crawford fut « découverte » parmi un groupe de girls...

Gloria Swanson fermait une porte dans une scène de film, lorsque de Mille la vit, et décida d'en faire une star...

Marlène Diétrich, elle, profita du caprice d'un assistant. Elle était alors figurante à la Ufa à Berlin. Lorsque l'assistant la choisit pour figurer une « jeune duchesse ». Or, on n'a jamais entendu parler d'une jeune duchesse. Au cinéma, elles sont toujours de vieilles douairières. Lorsque le metteur en scène vit cette « jeune duchesse, il en fut tellement frappé, que Marlène eut un contrat...

Tableau d'honneur. — *New-York-Miami* remporta la victoire sur tous les fronts, dans l'affaire des prix de l'Académie des Arts et sciences cinématographiques pour 1934. Capra, metteur en scène, Riskin, adaptateur, Colbert et Gable, stars, Cohn producteur, tous eurent leur statuette en or.

Claudette, elle, fut arrachée à un train, pour venir accepter son prix. Une demi-heure avant elle avait fini les raccords de *Mondes privés* et elle se dirigeait déjà vers New-York, pour prendre des vacances. Une escorte d'agents à motocyclettes la ramena à l'hôtel où avait lieu le banquet de l'Académie. Et Claudette, surmenée, fut tellement émue de l'honneur qu'on lui faisait, qu'elle commença à pleurer comme une gosse...

Harry Cohn, lui, le producteur, avait si peu confiance dans son film, qu'il avait parié qu'il ne gagnerait pas. Aussi, d'avoir gagné la statuette, lui coûta 50 dollars...

La danse du miroir... Un tableau ravissant d'un film américain sur le music-hall, que nous verrons bientôt...



Tandis que s'habille

ONZE heures deux minutes. Une loge exigüe ouverte aux regards. Deux personnes attendent sagement, parlant du jeune peintre Otto, héros de *Sérénade à Trois*, avec une familiarité qui dénonce l'amitié. Deux autres personnes sont là, une photographie à la main, elles désirent sûrement une signature. Arrive un monsieur en trench-coat et chapeau mou, un monsieur élégant et son jeune fils. Tout ce monde vient voir Jean-Pierre Aumont. Sa loge peut contenir deux personnes, lui-même et son habilleuse encore sans remuer beaucoup.

Le voici, souriant comme toujours, d'un sourire clair et juvénile. Il porte une élégante robe de chambre bleue sur un pyjama blanc qui le voient chaque soir si joliment ivre. Un sourire pour tous, un mot aimable pour chacun. Les amis qui ont eu leur part, c'est-à-dire une poignée de main et un sourire se retirent bientôt. Le monsieur au trench-coat qui est un impresario, il en a l'assurance et le peu de courtoisie, s'est installé, parlant déjà contrats, projets de pièces ou de films. Jean-Pierre ne veut pas s'engager, même en parole, il veut voir le manuscrit proposé, trop de choses, et des choses intéressantes, le sollicitent.

Le fin et juvénile profil de Jean-Pierre Aumont dans « L'Equipage » (Photo Pathé-Natan.)



JEAN-PIERRE AUMONT

La sonnette de fin d'entracte s'est déjà fait entendre. Jean-Pierre Aumont, toujours en robe de chambre, doit paraître au premier tableau de l'acte suivant, en habit, un camélia à la boutonnière. La sonnette marche toujours. Tel Frégoli, une minute plus tard, il paraît en tenue de soirée, repoudre d'oere son front, rougit d'un doigt preste son sourire, fait les derniers gestes indispensables à son ajustement, répond à son habilleuse, parle encore, sourit toujours.

— Pourra-t-on, à un moment, savoir vos projets Jean-Pierre ?

Il a un grand rire d'enfant : — Mais quand vous voudrez, voyons, quand vous voudrez !

Chaque soir, à chaque entracte, c'est la même chose, la même bousculade, autant de visiteurs. Souvent davantage.

— Mais quand vous voudrez, voyons, quand vous voudrez !...

Je peux vous dire cependant qu'après *L'Equipage* il est question pour Jean-Pierre Aumont d'un autre film, « très intéressant », et d'une pièce « très intéressante ». Celui qui fut un si bel *Edipe* jouera peut-être une nouvelle pièce de Jean Cocteau, l'auteur talentueux de *La Machine Infernale*.

A. J.

Frank Capra refusa de faire le discours qu'on lui réclamait, prétextant une laryngite.

Clark Gable fut le seul à accepter le prix comme s'il se rendait bien compte qu'il le méritait... Mais, en rentrant à sa table, il souffla à un ami :

— Ne t'en fais pas, va, je vais continuer à porter la même peinture de chapeau. (Ce qui, en argot américain, voulait dire qu'il ne se laissait pas tourner la tête.)

Harold J. SALEMSON

PIERRE Blanchar qui rêva longtemps d'être marin, qui fit pour cela d'inutiles études, cherche partout ce qui peut parler à son cœur des horizons qu'il ne peut voir. L'amour de la mer est resté chez lui plus violent et plus impérieux que tout autre amour, et il réunit ce qui peut lui parler de la mer et de sa vocation manquée.

Derrière la masse imposante du Panthéon, dans un coin ensoleillé, il a installé un appartement clair et gai, moderne et confortable. Rien que de très simple, mais d'un goût jeune, charmant, très personnel. Du bleu, beaucoup de bleu, du bleu partout : murs bleus très clairs, couleur d'un horizon limpide, plafonds d'un bleu plus profond, couleur de ciel, fauteuils et divans d'un bleu méditerranéen.

L'entrée de l'appartement s'orne, dans le fond, d'une belle carte marine qui retrace les côtes méditerranéennes, celles d'Afrique et celles de France, celles d'Italie et celles de Grèce. C'est une carte telle qu'on devait les dessiner autrefois avec les noms

Chez pierre blanchar

SOUS LE SIGNE DE LA MARINE

latins des villes en bordure des mers et, dans le coin, une rose des vents.

La salle à manger donne l'illusion du voyage. Intérieur en bois clair et verni. Un beau bateau tout neuf ne pourrait en soulever de plus réussi. Les glaces, les nickels étincellent. Les faux hublots donnent une lumière douce. Hélas, par delà la baie vitrée, ce n'est point l'océan qu'on aperçoit. Une belle jonque, que Pierre Blanchar regarde avec amour, dresse ses voiles élégantes sur un meuble aux lignes strictes. Et le bleu se répète partout, sur les larges surfaces et dans les petits détails. Il se reflète dans les glaces, dans les bois polis, dans les yeux du maître de céans.

Cet amour de la mer, indicible et absolu, qui recherche dans l'existence toutes les possibilités de s'exprimer se devine dans ses yeux profonds et clairs. Pierre Blanchar porte en lui cette nostalgie inexprimable qui se devine dans les regards des authentiques marins.

Si la nature d'un homme s'entrevoit sur son visage, souvent à livre ouvert, il est facile de le retrouver aussi dans le cadre qu'il a souhaité pour lui. De grandes bibliothèques, riches en livres divers, un beau portrait de Chopin, magnifique souvenir dans la vie artistique de Pierre Blanchar. Sur un rayon, un moule en marbre de la main du génial compositeur, offert en hommage à la création qu'il a faite dans le film de Henry Roussel.

Une impression de confort et de calme, de simplicité et de quiétude. On retrouve chez Pierre Blanchar son cœur chaud et

son âme claire. Dans cette chaude simplicité, dans cette quiétude apaisante on sent la marque profonde et sensible de celui qui fit tant de fois à l'écran de remarquables créations. Mais on sent aussi, avec la même acuité, la trace d'une tendresse féminine, d'une vigilance indéfectible.

On trouve chez Pierre Blanchar une atmosphère accueillante et amicale, le sens et le souci de la famille, dans ce qu'elle comporte de meilleur et de plus profond. La présence de petites filles délicieuses, parées de tous les charmes d'une enfance irrésistible et adorable, l'enchantement de voix puériles et de rires en cascades.

Dominant tout, la forte personnalité de Pierre Blanchar, sensible jusqu'à l'excès, consciencieux jusqu'à l'extrême, soucieux jusqu'à la souffrance de concilier dans la vie les éléments les plus inconciliables. Mari tendre et attentif, père adorable, ami délicieux, artiste parfait.

Arlette JAZARIN.

Les deux petites filles de Pierre Blanchar, parées de tous les charmes d'une enfance adorable et irrésistible...



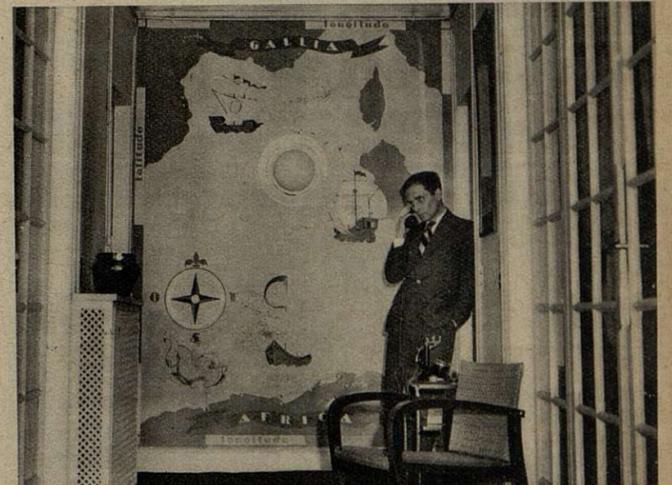
Une impression de confort, de calme, de simplicité, de quiétude... (Photo « Intran ».)

le cadre de leur vie...

Le coin préféré de Pierre Blanchar... Son bureau et sa bibliothèque... (Photo Intran.)



L'entrée de l'appartement s'orne, dans le fond, d'une belle carte marine... (Photo « Intran ».)



DU MONDE ENTIER



Simone Berriau et Philippe Hériot dans une curieuse scène de "Divine", que Max Ophüls achève aux studios de Billancourt.



Un beau portrait de Rachel Devirys à la ville.

FRANCE.

— Le Club du Faubourg donnera, le mercredi soir 17 avril, un banquet en l'honneur de Jacques Feyder et François Rosay, avec la présence assurée des deux triomphateurs du Grand Jeu. Pour renseignements, s'adresser 155, boulevard Péreire, Wag.: 71-44.

— Notre confrère Jean Masson termine actuellement à Rome : L'Aventure aux sérénades, « mélodie sur Venise ».

— A Beuil, au-dessus de Nice, Christian Jaque a donné le premier tour de manivelle de Je suis un débauché, avec Tramel, Christiane Delyne et Jeanne Fusier-Gir.

— Le Ciné-Club de Paris a projeté en privé, la semaine passée, au milieu d'une affluence considérable, le fameux Cuirassé Potemkine d'Eisenstein, interdit par la censure.

— Gaston Roudès prépare la réalisation du Chant de l'Amour, avec Constant Remy, Larquey, Lisette Lanvin, etc.

— Robert Meyer vient de tourner à Megève, Sports d'hiver...

— Jacques Deval annonce son intention de tourner Le Carrosse du Saint-Sacrement, de Prosper Mérimée.

— Maurice Chevalier est arrivé dimanche dernier à Paris, retour d'Hollywood, après avoir rompu le contrat qui le liait à la M. G. M. Parmi les projets de notre compatriote, on cite : un film avec Pière Colombier, un autre avec Korda ; et enfin, un tour de chant sur une scène parisienne...

AMÉRIQUE.

— Roy del Ruth tournera pour la M. G. M. Broadway Melody of 1935, une nouvelle production musicale.

— Contrairement à ce qu'annoncent certains de nos confrères, Laurel et Hardy n'ont aucunement l'intention de se séparer. La meilleure preuve est qu'ils viennent d'entreprendre un nouveau film, provisoirement intitulé Laurel et Hardy of India.

— Frank Lloyd, le metteur en scène ; Clark Gable, Robert Montgomery et Charles Laughton sont partis pour Tahiti où seront tournées les principales scènes d'extérieur de Mutiny of Bounty.

— Noël Coward, le fameux dramaturge anglais, écrira le scénario d'un nouveau film qui sera réalisé au cours de l'été prochain.

— Robert Donat, qui fut le comte de Monte-Cristo dans le film du même nom, incarnera Robin des Bois.

— C'est définitif : au printemps prochain, Edwards Robinson sera Napoléon et le fameux historien Emil Ludwain supervisera la réalisation du film.

— La Maternelle et Le gendre de M. Poirier ont été présentés à New-York en version originale.

— Ivanhoé, le célèbre roman de Walter Scott, sera adapté à l'écran par le producteur Zanuck. L'interprétation réunirait seize vedettes.

— Paramount aurait pressenti King Vidor pour la réalisation d'un film sur la guerre de Sécession So Red the Rose.

— Pour la même firme avec laquelle il a signé un contrat de deux ans, Lewis Milestone mettra en scène 13 heures dans l'air, avec Gary Cooper et Carole Lombard.

— Production n° 5. Le prochain film de Charlie Chaplin s'intitulera définitivement Masses. Un beau titre... Chaplin présenterait lui-même son film à Paris.

— Charles Boyer vient d'obtenir un succès considérable dans Private Worlds.

— Caprice espagnol, avec Marlène Dietrich, s'avère un tel désastre que les dirigeants de la Paramount ont envisagé de recommencer entièrement certaines scènes...

RACHEL DEVIRYS

ENTRE DEUX FILMS...

SIMPLE, franche, naturelle, très « copine » enfin, celle qui fut une inoubliable fermière dans *Visages d'enfants*, vient à nous, la main tendue : C'est que Rachel Devirys est une amie de la première heure — et fidèle — qui a conservé pour le « Petit Rouge » de jadis, une prédilection tout particulière...

Dans la chambre, des malles entr'ouvertes, perdant leurs robes aux tons chauds et caressants, disent assez à quel genre d'occupation se livrait leur propriétaire lorsque nous l'avons surpris, sans crier gare... Un mot qui, entre parenthèses, eût été pourtant fort indiqué !

— Film ?... Vacances... repos bien gagné après plusieurs semaines de studio ?

— Film... film... film... Telle que vous me voyez, je pars demain pour Berlin, tourner *Amphytrion*, pardon, *Les Dieux s'amuse*, aux côtés de Marg. Moreno, Jeanne Boitel, Florelle, Henry Garat et Armand Bernard. Joyeuse ?... Vous pouvez le penser...

« Après un « lâchage » de plusieurs mois, le cinéma semble faire assaut de prodigalités à mon égard... Avant-hier, *Le Vertige*...

— Dans un rôle trop court, de l'avis unanime...

— Vous êtes trop gentil !... Hier, *l'Ecole des Vierges*, sous la direction de Pierre Weill, avec Dolly Davis, André Roanne, René Ferté, Monique Rolland...

— Aujourd'hui, *Amphytrion*... demain, un nouveau film avec Pierre Weill... Contrairement à ce que dit le proverbe : les jours se suivent et se ressemblent...

— Comment savez-vous ?...

— Je sais aussi que certain metteur en scène vous a pressentie pour...

— Ah ! ça, êtes-vous le diable en personne ?... Vite, touchons du bois...

— Superstitieuse ?

— Aucunement, sauf en ce qui concerne... le cinéma. Mais là, alors, je suis incurable... Il suffit que l'on m'entretienne d'une affaire pour laquelle je suis en pourparlers, pour que celle-ci rate aussitôt... Alors, je vous en prie, pour...

— Touchons du bois...

— C'est ça... touchons du bois...

J. V.

TOUTE LA POÉSIE ATTIRANTE DU "MILIEU"



Esposito (Alexandre Rignault) nervi venu de Naples ; et son complice, traîtreurs de blanches et trafiquants d'opium.



Une rue chaude du Vieux-Port... ses maisons délabrées... ses enseignes cli-gnotantes et raccrocheuses.

Justin, dit « de Marseille », cavalier sans peur ; force tranquille dans ce monde en marge... Un beau caractère. (Berval.)

NOUS avons tous notre petit commerce et nous ne sommes pas prêts à nous laisser piller le magasin... Si la concurrence est ouverte, et si tu essaies de vendre ça et là à la barbe de l'un ou de l'autre, tu risques ta peau, mais ça sera régulier, tu auras une belle fin de commerçant honnête... On dira que tu étais un terrible bandit, mais un adversaire loyal... Tu auras le portrait dans le journal... En somme, tu auras fait faillite, ça arrive à des commerçants très bien. Seulement, si tu peux trafiquer à tes risques et périls, Justin te défend de voler... Et tu ne voleras pas...

A qui s'adresse ce ferme discours ? Mais à Esposito, nervi napolitain, trafiquant de « neige » et d'opion (lisez : opium) venu à Marseille pour vivre du négoce de la drogue et des femmes... Autant dire : le vice exploitant le vice.

Justin, lui, s'il a choisi les rues chaudes du port, un peu par goût, beaucoup par cranerie, y fait figure de justicier, de redresseur de torts. Sa maxime ? Il faut de tout pour faire un monde : des gendarmes et des voyous ; des juges et des assassins, des filles de joie et des religieuses. Vivant en marge de la société, il n'éprouve pourtant aucune répulsion à serrer la main du représentant de l'ordre dit bourgeois et sa philosophie souriante de mauvais garçon s'accorde fort bien d'une société divi-

sée en castes. Comme il l'avoue lui-même : c'est une question de bifteck.

Entre Justin et Esposito, on le devine, c'est la lutte sans merci, le duel à mort. Chacun sent qu'un des deux hommes est de trop, dans Marseille. Car, pour eux, tout Marseille se résume en ces bas quartiers de la cité phocéenne et la rue Bouterie, sa prostitution des deux sexes et ses petits bars mal famés où les négros au visage luisant d'anthracite passent des heures interminables et mornes, est le centre d'un monde fermé qui, comme l'autre, a ses lois de l'honneur, incluses dans un code fort strict que tout « régulier » ne doit pas franchir.

D'aucuns regretteront peut-être que Maurice Tourneur et Carlo Rim, auteurs du scénario de *Justin*, aient choisi ce milieu de trafiquants de chair humaine, de vauriens au cœur d'or, et de filles à l'âme simple ; de policiers et de matrones comme lieu d'action de leur dernier film. En ce qui nous concerne, au contraire, nous

ne les louerons jamais trop d'avoir étudié un milieu, une atmosphère jusqu'alors inconnus, ou à peu près, de l'écran.

Et ne nous contrediront pas tous ceux qui, un soir de septembre, alors qu'un soleil de feu disparaissait derrière la masse de pierre du vieux fort Saint-Jean, se sont aventurés, solitaires, dans les ruelles étroites et chaudes, bigarrées et grouillantes du Vieux Port ; parmi toute une marmaille affairée et bruyante, entre deux rangées de marchandes d'amour, assises ou debout à l'entrée d'un long couloir plein d'ombre qui n'en finissait pas...

JEAN VALDOIS.

(Photos Pathé-Natan.)



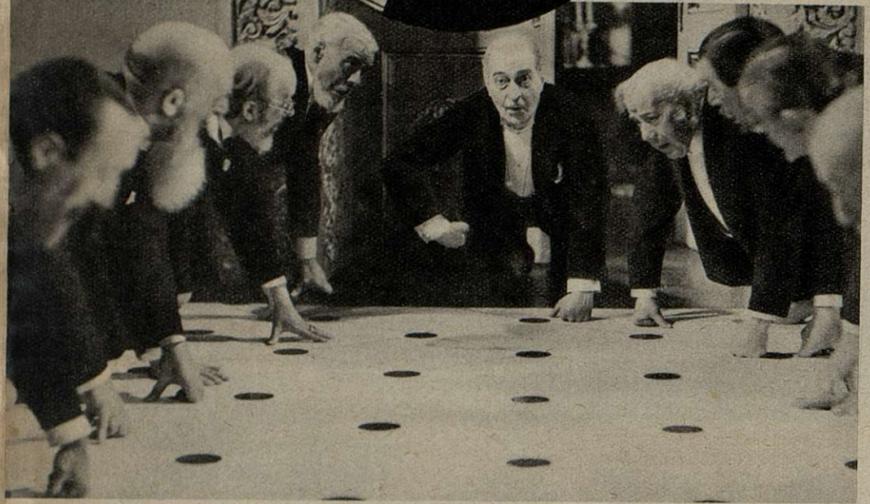
Aimos, le « fada » de Justin...



Justin DE arseille.



René Clair... Sa satire sereine, ironique et un peu froide... (« Le Dernier milliardaire ».)



Ernst Lubitsch... sa souriante fantaisie, faite d'humour et d'intelligence. (« Sérénade à Trois ».)



King Vidor... son lyrisme réaliste... joint à un sens étonnant de la vie. (« Notre Pain Quotidien ».)



Signatures

Il pourrait paraître ridicule de demander, à la majorité des spectateurs d'un film, s'ils peuvent reconnaître, sitôt leur apparition sur l'écran, la plupart des vedettes ! Sauf quelques exceptions, le public connaît bien ses acteurs...

Pourtant ce même public ignore la part de responsabilité qui échoit, dans un film, à chacun des participants...

Il y a, bien entendu, des personnalités de metteurs en scène aussi connues, aussi familières au public que celles des vedettes de premier plan : tout le monde connaît et les traits, et la « patte » d'un Jacques Feyder, d'un Lubitsch, d'un Pabst, d'un René Clair ou d'un Marcel Lherbier... On sait l'humanité poignante et cependant discrète du premier, la souriante fantaisie, faite d'humour et d'intelligence du second, les clairs-obscur de sordide poésie, les contre-jours et toute cette atmosphère dont les prolongements sont infinis propre à l'auteur de *l'Opéra de Quat'Sous*, la limpidité sereine, ironique et un peu froide de Clair, l'adroit jeu d'images, de plans, grâce auquel les choses et les êtres participent au drame, ainsi que l'admirable technique de cet animateur, directeur de la première heure, chez nous : Marcel Lherbier...

Mais ce que je voudrais dire ici, ce sont les petites manies qui permettent, dans un film, de repérer son metteur en scène... Car chaque personnalité marque une œuvre de son originale empreinte...

Ruben Mamoulian, par exemple, a des travellings uniques... Certains d'entre eux frappent d'étonnement les spectateurs du *Docteur Jekyll*... Assez rapides, ils se terminent par un brusque gros plan, en surprise ; ce même metteur en scène anime ses « scènes d'amour » d'une nervosité intense ; il y a une sorte d'« extase amoureuse », qui est une des marques les plus remarquables du talent de Mamoulian.

L'amour de la nature intervient dans les films de Frank Capra, l'inoubliable directeur de *New-York-Miami* dont nous pouvons voir, par ailleurs, un autre film actuellement : *Broadway Bill* ; une de ces plus séduisantes particularités est son goût pour les scènes d'amour en pleine nature ; d'ailleurs amenées avec un maximum d'habileté et de vraisemblance...

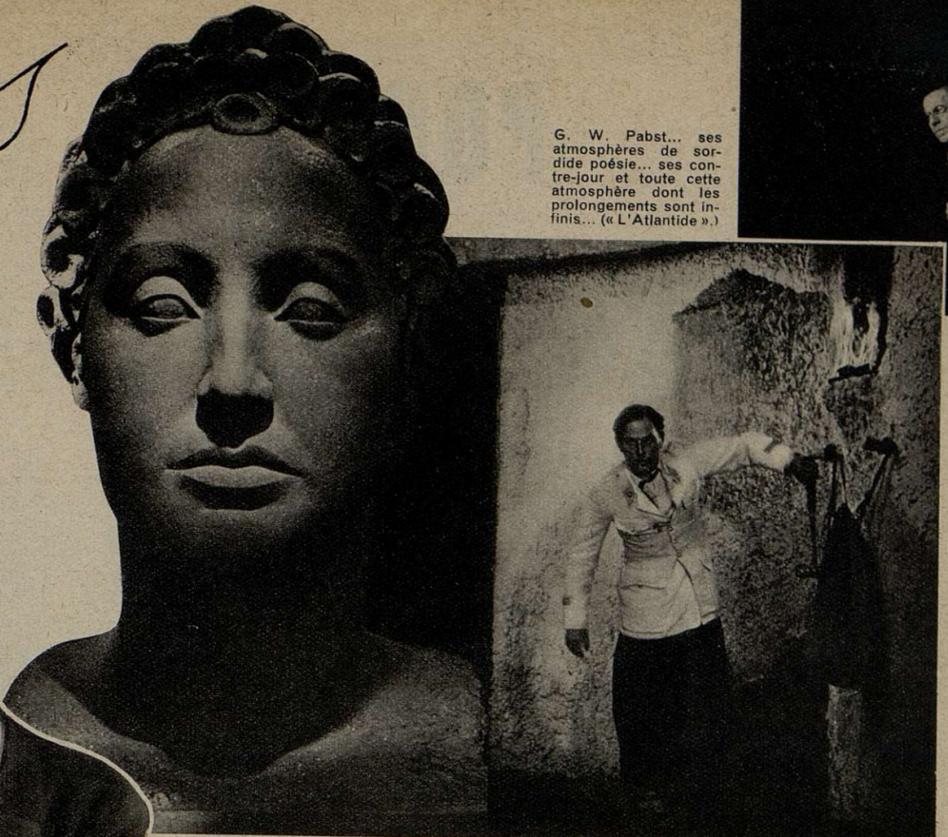
L'amour du bruit possède l'animateur de *Je suis un évadé* et des *Chercheuses d'or*, le metteur en scène Merwyn Le Roy... Il fait craquer ses portes, taper les machines à écrire, crier ses acteurs devant le micro...

Mais c'est le chœur, ce chœur dont l'existence remonte jusqu'au fond des âges, source même du théâtre, qui est une des « manies » de René Clair... On se souvient du *Million* où cet effet était admirablement exploité ; il fut repris dans *A nous la liberté* et, enfin, dans *Le dernier milliardaire*...

Vitesse et mouvements rapides de la caméra : images signées de Lewis Milestone, auteur de *A l'Ouest rien de nouveau* et maître incontesté à Hollywood ; avec lui, la caméra ne sait rester en place...

DE METTEURS EN SCÈNE.

Des plumes et des plumes encore, des décors splendides ou des loges misérables, à la fois sordides et jonchées d'oripeaux de théâtres, une femme qui chante, juchée à moitié sur une chaise, ayant aux doigts un long fume-cigarette... une atmosphère de maison close, ou de palais, mais toujours avec une note d'exagération et d'extravagance : Joseph von Sternberg, depuis qu'il renonça à cette âpreté si humaine de vision



G. W. Pabst... ses atmosphères de sordide poésie... ses contre-jour et toute cette atmosphère dont les prolongements sont infinis... (« L'Atlantide ».)



Eric von Stroheim... ses images inoubliables de génie infortuné... (« Symphonie Nuptiale ».)



qui avait donné à penser que l'auteur des *Nuits de Chicago* et surtout celui des *Damnés de l'Océan* était un grand artiste...

Victor Saville, au contraire, est remarquable pour sa sobriété de touche, pour l'intelligente mesure avec laquelle il manie les « effets » mis à sa disposition ; il n'insiste pas même sur les plus luxueux décors, et, dans *Evensong*, il a su exprimer, grâce à de simples réclames lumineuses, tour à tour la renommée et le déclin de son héroïne... Il y aurait bien d'autres « signatures » de directeurs que l'on pourrait noter ici : les scènes d'intimités de Joseph Stahl, directeur de *Back Street* dont le goût pour les intérieurs modestes, pour la vie quotidienne des classes moyennes vient encore de s'affirmer dans *Images de la vie* ; le classicisme de Georges Cukor et son atmosphère « vieille Amérique », la fouillante amertume de Jacques Feyder, toujours retenue d'ailleurs par un sens de l'ironie et de la mesure qui n'en diminue cependant pas l'étonnante humanité, l'étréscillante fantaisie de Van Dyke, son humour, cette tendre liberté dont il dote ses héros... la poésie merveilleuse et l'humanité de Franz Borsage, le lyrisme réaliste de King Vidor, les inoubliables images du plus infortuné et aussi du plus réel des génies du cinéma : Eric von Stroheim...

Mais ce serait trop long, beaucoup trop long... Seulement, de ces quelques figures de grands directeurs, nous parlerons bientôt, plus à loisir !

Et maintenant, amusez-vous au plaisir de la devinette : apprenez à reconnaître, de vous-même, l'auteur du film que vous allez voir : c'est plus intéressant encore que les mots croisés !

LUCIENNE ESCOUBE.



Jacques Feyder... son étonnante et poignante humanité cependant discrète, son sens de l'ironie et de la mesure (« Le Grand Jeu ».)

POUR

ACCUSÉ, LEVEZ-VOUS

Chaque semaine nos lecteurs sont invités à nous communiquer leur opinion concernant un sujet cinématographique (film, vedette, réalisateur, etc.) que nous leur aurons désigné à l'avance. L'auteur de l'envoi jugé le meilleur de chaque série recevra gratuitement un abonnement de six mois à Ciné-Magazine ou 10 photos 18x24, à son choix.

On trouvera ci-dessous les premières réponses qui nous sont parvenues à la suite de notre « mise en accusation » d'Henry Garat. Les lettres reçues ultérieurement paraîtront la semaine prochaine, ainsi que la désignation de la réponse jugée la meilleure.

Mais, dès maintenant, nos lecteurs peuvent nous envoyer leur réponse concernant notre troisième « mise en accusation » avant trait cette fois.

AU DOUBLAGE

Rappelons que chaque réponse, signée d'un pseudonyme, qui sera publiée seul, et écrite sur le recto d'une feuille de papier, ne doit pas excéder 20 lignes.

POUR

« Que dire de nouveau sur Henry Garat, notre grand jeune premier français ?... »

« On a déjà tout dit à son sujet, et n'a-t-il déjà pas été pris à parti, ces derniers temps, dans une revue cinématographique, où les lecteurs se sont divisés aussitôt en « garatistes » et en « antigaratistes » acharnés, et se sont livrés à une lutte sans merci ! Mais il faut bien reconnaître que les « garatistes » étaient en nombre infiniment supérieur aux « antigaratistes ». »

« J'avoue d'ailleurs être un « garatiste » cent pour cent, car vraiment je ne vois pas en France un autre acteur pouvant rivaliser avec lui au point de vue entraînement, bonne humeur, simplicité, jeunesse, etc. Tous ses films sont charmants, depuis le *Chemin du Paradis* jusqu'au *Prince de minuit*. Sa partenaire idéale est inévitablement la délicieuse Lilian Harvey, qui forme avec lui le couple le mieux assorti de l'écran. »

« Puisque *Ciné-Magazine* n'ouvre ses colonnes que depuis la semaine dernière, je viens humblement donner mon opinion sans chercher à l'imposer aux lecteurs (car il est fâcheux de s'attirer des disputes). Henry Garat est l'acteur français duquel on parle le plus et sur lequel on émet les jugements les plus contradictoires. »

« Dès son premier film, il a rallié les suffrages de toutes les femmes et de quelques hommes (j'en suis un). On peut dire que sans lui l'opérette ne serait pas venue au cinéma. En effet, voyez-vous un artiste susceptible de devenir pour lui un dangereux concurrent ? Il n'y a que Préjean, mais je lui voudrais, pour cela, plus de charme. Il ne suffit pas de dire que lui (sur quoi je ne serais pas de votre avis). Mais c'est précisément ce talent, ce métier même, qui les



CONTRE

rendraient ridicules dans une opérette. « Moi et l'Impératrice » en fut une preuve éclatante. »

« Garat est inégalable de beauté, de jeunesse, d'entraînement et de désinvolture. Et le meilleur de lui, c'est encore sa voix qu'il sait si bien rendre mielleuse. »

« Pour ma part, voyez-vous, je vois plus volontiers un artiste plaisant qu'un artiste admirable. Si le fond du film ne tire pas à conséquence, on est toujours certain d'avoir fait le plein de gaieté et de chansons pour les semaines suivantes. N'est-ce pas là le principal ? »

« Je vous avouerai très franchement que je ne pense pas qu'Henry Garat puisse jamais faire un Charles Boyer ou un Richard-Willm. Mais en serait-il un que nous ne saurions qu'en faire. »

« Nous avons besoin d'un jeune premier d'opérette, qui soit beau garçon, ait un joli sourire, chante agréablement, et joue passablement. »

« Garat est cet homme-là — du moins dans ses deux derniers films. »

« Pourquoi lui dénier certaines qualités de gentillesse, de légèreté, d'aimable gaieté ? »

« A quoi cela nous avancera-t-il ? »

« Sans être un — ou une — de ceux qui mettent Garat au-dessus de tout (Dieu me garde des excès !), je ne vais pas à tout bout de champ le traiter d'idiot, de crétin, de nullité. Pourquoi faire de la peine à ses gentilles — et nombreuses — admiratrices ? »

« Il nous faut — n'est-ce pas ? — un jeune premier gentil, joli, aimable et amusant. »

« Pourquoi pas Garat, puisque nous le connaissons ? »

« Et puis qu'il se connaît et ne prétend pas être un Talma ? »

« ILLISIBLE. »

NI POUR NI CONTRE

Qu'on dise bien ou mal de ce fameux Garat. Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien. Il est vraiment trop bien pour qu'on lui fasse

Il est vraiment trop mal pour que j'en dise

BIEN.

« Malgré ces vers quelque peu arrangés de Corneille qui font vœu et abstention, j'ai voulu vous écrire mon avis sur le « Prince charmant » du Cinéma. Prince charmant, certes, je le pense, je ne puis dire que c'est le meilleur acteur du cinéma français et les vrais amateurs de cinéma ne peuvent l'aimer. Il n'a pas beaucoup de talent, ses mimiques sont toujours les mêmes, sa voix a du charme, mais comment la comparer à celle d'un Kiepura ? Tel qu'il est, je comprends qu'il plaise, son physique est avantageux, il a du chic et sait plaire. »

« Que ceux qui n'aiment pas les jeunes premiers d'opérettes n'aillent pas le voir, on ne les y oblige pas, mais qu'ils ne dénigrent pas ce charmant nouveau père de famille. »

« LA VALSE DU BAISER. »

CONTRE

« Je ne connais pas d'artiste masculin qui ait été critiqué, discuté, mis sur la sellette autant que l'est actuellement Henry Garat. C'est incontestablement celui qui doit avoir le même nombre d'admirateurs que de détracteurs dans le parti adverse. Il faut voir, pour le premier cas, dans le groupe de ses admirateurs, les gens qui assimilent talent et beauté et n'assurent l'un que s'il est accompagné de l'autre, et dans le second cas, ceux qui, comprenant que le cinéma n'est pas un moyen d'exhibition veulent qu'un acteur, si beau soit-il, prouve par des créations variées, son talent, sa sensibilité de vrai artiste s'il veut avoir le mérite d'être considéré comme tel. »

« Sans parti pris, je suis toujours prêt à louer n'importe quel jeune premier de valeur, mais il m'est impossible de décerner des éloges à Henry Garat. Je mets de côté tout ce que j'ai pu entendre de malveillant à son égard, ce qui est somme toute sans grande importance, et je n'ai qu'un reproche à lui adresser : c'est qu'il reste toujours le même, depuis ses débuts, dans toutes les créations qu'il aborde, pourtant différentes les unes des autres. »

« Il n'est pas possible d'admirer un artiste jouant conventionnellement tous les rôles qu'on lui confie, ne cherchant pas à les approfondir, les transformant au contraire à sa façon en les adaptant toujours avec ses mêmes manières, ses mêmes habitudes avantageuses. »

« Ceci est un trop grave défaut pour pouvoir conclure ou seulement donner une solution à ce problème. Je ne crois pas qu'on puisse jouer naturellement ou qu'on vive consciencieusement un rôle lorsque de tout temps on a appris à poser. »

« J. CAMUSSO, Marseille. »

TOUR DE STUDIO AVEC JACQUES DEVAL, METTEUR EN SCÈNE...

Pour transformer en Tovaritch-Film, Tovaritch-Pièce, Aguetland a conçu un vaste décor : un appartement immense, moderne. Tout est clair et lumineux, luxueux et sobre, confortable, de bon goût. Mlle Wina Winfrid, ayant grande allure dans une belle robe de tulle noir, rend visite à Marguerite Deval et Alerme. Elle tient en laisse un chien, sosie de Ric ou de Rac, un adorable chien qui joue son rôle en grande vedette. Schnaps (c'est le nom du chien) manifeste une certaine impatience. Ce salon est fort beau, mais il préfère, pour le moment du moins, l'asphalte du trottoir. Alerme sonne, à la demande de Marguerite Deval, afin d'appeler la femme de chambre. Soudain le plus grand effarement se lit sur le visage de la jeune femme blonde, elle habitude des mots, sans aucun sens pour les maîtres de la maison.

— Son Altesse... Impériale !... »

Puis elle recule et d'un savant coup de talon fait virevolter l'élégante jupe de tulle noir. Elle s'abîme, genoux en terre, faisant devant la femme de chambre la plus classique révérence de cour.

Naturellement, la révérence n'a pas du premier coup été parfaite. Marguerite Deval a fait elle-même une gracieuse révérence, sur laquelle il n'y avait rien à redire. Jacques Deval, lui aussi, a fait des ronds de jambe et de bras pour donner l'exemple, et Mlle Wina Winfrid, pâle et blonde, au visage d'archange, a fait deux, trois, quatre, cinq révérences, afin que l'opérateur, le metteur en scène, l'homme du son finissent par dire en même temps : « Bon pour moi ! »

Le cinéma est une école de patience. Il faut avoir, pour séjourner en studio, les nerfs assez solides.

Jacques Deval explique un jeu de scène à Marguerite Deval et Alerme. Wina Winfrid change de chaussures, le chef opérateur cherche ses éclairages. Tatiana (Irène de Zilahy) plaisante avec le directeur de la production. Les poissons tournent dans leur aquarium de verre, jouant un interminable jeu d'arabesques autour des coraux véritables dont on a décoré leur prison de cristal et d'eau.



Le grand duc, présentement valet de chambre... (André Lefaur).

Son Altesse impériale... la grande duchesse Tatiana... (Irène de Zilahy) au service...

...du bon gros Alerme, à la mine effarée...

une nouvelle ingénue : MONIQUELLA

Le fait est trop rare pour qu'il ne mérite pas qu'on s'y intéresse. On a tant de fois reproché à ce pauvre cinéma français de ne jamais faire appel à de nouveaux talents, que vraiment l'apparition d'un charmant visage, hier encore inconnu, doit être soulignée.

Moniquella, puisque tel est le nom choisi par cette étoile de demain, n'avait jamais fait de cinéma... ou si peu, car est-ce vraiment tourner que faire de temps en temps un petit rôle, ou une silhouette ? Sa beauté, son charme si frais, si pimpant avaient toutefois permis à la jeune fille d'obtenir un prix de beauté. Mais tout ceci n'était rien, Moniquella voulait un rôle, un grand rôle qui puisse mettre en valeur les qualités qu'elle espérait tant posséder. Et puis, un beau jour, la chance a frappé à sa porte ; Moniquella s'est empressée de lui ouvrir, de la saisir par les cheveux, et elle est bien décidée à ne plus la laisser s'échapper. Il faut d'ailleurs reconnaître en toute franchise, que la chance n'a guère tardé à se manifester dans la vie de Moniquella, puisque la nouvelle artiste a maintenant tout juste dix-sept ans !

Moniquella se vit attribuer le rôle de Clairette dans *La Fille de Madame Angot*, et ce personnage si frais, tellement gracieux, fait de jeunesse et d'abatage, lui conviendra parfaitement, vous verrez. C'est Jean-Bernard Derosnes, le talentueux metteur en scène de *Dernière heure*, qui a réalisé *La Fille Angot*, et il m'a paru intéressant de connaître son opinion sur cette charmante Moniquella, dont on parlera beaucoup.

« J'ai été ravi, me dit aussitôt Bernard Derosnes, de pouvoir donner sa chance à une nouvelle venue. Dès qu'elle fut engagée, et cela bien avant le premier tour de manivelle, Moniquella se mit à étudier son rôle avec une étonnante énergie. Sans trêve, pendant trois mois, elle prit des leçons de chant, elle perfectionna ses qualités innées de comédienne, et quand enfin on commença le film, c'est avec enthousiasme que la jeune fille affronta les caméras. Je me rappellerai longtemps le premier jour des prises de vues : c'est dans un grand décor, au milieu de cent vingt figurants, entourée de plusieurs vedettes de tout premier plan, que Moniquella fit ses débuts d'étoile de cinéma. J'étais ému pour elle. Mais Moniquella semblait complètement ignorer le « trac », et c'est avec un brio surprenant pour une si nouvelle artiste, qu'elle « enleva » magistralement la scène. Et il en fut ainsi chaque jour et à chaque nouvelle scène : je n'ai jamais recommencé une prise de vue par sa faute, et je vous garantis qu'elle avait des séquences importantes. Pour tout dire, elle est douée d'une mémoire exceptionnelle : j'avais engagé pour

elle une répétitrice, mais dès le deuxième jour, je compris l'inutilité d'une telle précaution : Moniquella arrivait au « plateau » en connaissant parfaitement son texte et, quand parfois il me fallait faire une modification de dernière minute au scénario, « Clairette » s'accommodait parfaitement de tels changements !

« C'est une interprète fort docile, extrêmement « souple », et qui comprend immédiatement ce qu'on attend d'elle. Toutes ces qualités, elle les doit à son intelligence, qui est très vive, et à son souci de bien faire. Je suis persuadé que je n'aurai pas à regretter mon audace : pensez-donc, j'ai donné un rôle aussi important que celui de Clairette à une débutante. Mais il est passionnant de découvrir de nouveaux talents : Moniquella est jolie, d'une beauté à la fois gracieuse et jeune, et en même temps, malgré son si jeune âge, elle paraît déjà en pleine possession de tous ses dons physiques. Elle chante bien, ce qui évidemment était indispensable pour mon film. J'espère très franchement, très sincèrement que *La Fille de Madame Angot* suffira à lancer Moniquella. »

Telles sont les paroles bien élogieuses que Jean-Bernard Derosnes a prononcées sur sa jeune interprète, jugement qui a son prix pour nous, car il est formulé par un homme d'expérience, artiste en même temps que technicien.

Dans une distribution composée de vedettes, un nouveau nom, léger, charmant, simple, va briller d'un éclat radieux. Au

près de Bauge, Aquistapane, Robert Arnoux Raymond Cordy, des adorables Arletty et Danièle Brégis, la petite Moniquella se présente à vous : elle veut réussir, elle a les qualités qui font les étoiles, elle attend patiemment votre jugement, car c'est le public qui dira si oui ou non les producteurs et le metteur en scène ont eu raison de faire confiance à une inconnue.

Marcel BLITSTEIN.



Le charme tendre de Moniquella.

"CLAIRETTE" TELLE QUE L'A VUE LE RÉALISATEUR DE "LA FILLE DE MADAME ANGOT"

A gauche. — Les préparatifs du mariage de Clairette...

A droite. — On conduit Clairette à l'église.



Entre deux prises de vues, "La Fille de Madame Angot" s'entretient avec son réalisateur.



...Rires, cris, musiques, masques... la folie orgiaque du carnaval battait son plein...

B arcarolle

d'après le film de Gerhardt Lamprecht
(Edition A. C. E.)

DISTRIBUTION

- | | |
|-----------------|-----------------------|
| Giacinta | Edwige Feuillère. |
| Zubaran | Roger Karl. |
| Motta | Philippe Richard. |
| Elvira | Marthe Mellot. |
| Coloredo | Pierre Richard Willm. |
| Lopuchin | Fernand Fabre. |
| Lodovisca | Gina Manes. |
| Trafforia | Madeleine Guitty. |

...au contact de cette femme si différente de toutes les beautés faciles qu'il avait eues, Coloredo se sentit devenir un autre homme...



J. DE M.



Partout sur les canaux, ce n'étaient que gondoles illuminées, peuplées de couples amoureux et enlacés...

COURRIER DES LECTEURS

Le Roy. — Crainquebille a été mis en scène autrefois par Jacques Feyder et était alors interprété par Maurice de Féraudy. La version parlante réalisée par Jacques de Baroncelli est jouée par Tramel, Gaston Modot et Emile Genevois. Qui, on va tourner Michel Strogoff. Qui ? Je ne sais pas encore.

Mme Bourguignon. — Jean Devalde semble avoir abandonné le cinéma pour le théâtre. Vous pouvez lui écrire à l'adresse suivante : 17, rue Bleue, à Paris.

Jean Choux n'a pas encore tourné le *Bistro du Port*. C'est actuellement un film à l'état de projet. Le dernier film de ce metteur en scène est *Maternité*, qui est encore inédit. L'interprétation de cette réalisation qui s'annonce comme étant de grande classe, réunit les noms de Françoise Rosay, Hella Muller, Félix Oudard et Thérèse Reigner.

Fernand Gravey II. — Nous avons transmis votre lettre à son destinataire.

Chardon Lorrain. — Merci pour votre très intéressante lettre. Vos remarques sur l'Homme invisible, je veux parler de notre sympathique collaborateur de la Potinière, sont cruelles et injustes. La plupart de nos lecteurs présentent des échos vifs et alertes. Allons, lisez-les avec moins de parti pris et vous conviendrez que l'Homme invisible est un type à la hauteur. Très heureux d'apprendre que François Rosay vous a envoyé plusieurs photos dédiées.

Maxime. — Nous avons demandé des photos de Jean Max. Dès que nous les aurons, nous vous ferons signe. J'espère qu'il ne faudra pas attendre trop longtemps et que les documents que l'on vous communiquera vous donneront pleine et entière satisfaction.

(Voir la suite page 15.)



LES FILMS DE LA SEMAINE

LITTLE MINISTER

Interprété par Katharine Hepburn et John Boles. — Réalisation de Richard Wallace (R. K. O.)

Bien sûr, de tous les films présentés à profusion cette semaine, *Little Minister*, demeure, de loin le plus attractif, quand ce ne serait que la personnalité même de sa principale interprète. Pourtant, est-ce d'attendre trop ; toujours est-il que la déception est sensible. Cette intrigue du pasteur (par *Little Minister*, lisez : *Petit ministre de Dieu*) aimé d'une bohémienne, à la vive réprobation du village tout entier, nous a trop rappelé un ancien film de Sjöström interprété par Lillian Gish et Lars Hanson et qui avait d'autres accents. Il manque au film de Wallace, techniquement parfait, trop parfait, l'impression de la vie même. Il intéresse mais n'émeut point véritablement.

LA FINE ÉQUIPE

Interprété par Joe Brown, Franch Mac Hugh. — Réalisation de Lloyd Bacon (Warner)

Encore un scénario-prétexte, que l'actualité réussit à sortir de la banalité, puisque, au moment même où se courent les Six-Jours de Paris, *La fine équipe* met en scène les Six-Jours de New-York. Que le héros timide et maladroit de l'histoire enlève finalement, de haute lutte, la première place du classement général, voilà qui ne saurait faire de doute pour personne. Rien donc qui ne soit imprévu, hormis les « gags » un peu laborieux, il faut bien le dire, dont est semée la course elle-même ; les Américains, si prodigieux en trouvailles comiques de toutes sortes, nous ont souvent habitués à mieux.

L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE

Interprété par Tommy Bourdelle, Jim Gerald, Hamilton, Alice Tissot, Jacqueline Daix. — Réalisation de Robert Boudrioz (R. A. C.)

Renchérissant sur le curieux roman d'Edmond About — vous savez bien cette histoire d'homme-momie ressuscité d'entre les morts — Robert Boudrioz a fait franchir à son héros un laps de temps bien plus considérable. Son colonel l'Empire renait à la vie en 1935, c'est-à-dire au siècle de l'avion, du cinéma et de la T. S. F. Nous vous saissons à penser ce que cela peut donner et comment il s'y comporte. Cette suite de « gags » que n'eût pas reniés Offenbach, ne manque ni de fantaisie, ni de variétés. Le filon, car filon il y a, a été honorablement exploité.

BROADWAY BILL

Interprété par Warner Baxter et Mirna Loy. — Réalisation de Frank Capra (Osso)

« Broadway Bill », c'est le nom d'un pur sang en qui son manager a mis toute sa confiance et qui, finalement, ne décevra pas les espoirs qu'on avait fondés en lui.

Ce thème, peu neuf, a pourtant donné matière à un film mouvementé, plein de vie, où le monde équivoque du turf est étudié avec bonheur. Le style cursif de l'ouvrage dissimule assez bien ce que les situations ont de « déjà vu ». De plus, Warner Baxter et Mirna Loy apportent suffisamment d'originalité à « Broadway Bill » pour que celui-ci se voie avec agrément.

ABEL ET SON ARMONICA

Interprété par Karin Hardt, Heintz Clève, Schreiber, H. Braunmeyer. Réalisation de Erich Waschneck (A. C. E.)

Une saine et fraîche évocation de vacances sportives ayant pour cadre le ciel et l'eau, pour protagonistes six jeunes gens fervents d'air marin, de grand large et d'enthousiasme physique. Cinq coqs vivaient en paix, une poule survint... La fable, assurément, n'est pas nouvelle... Elle a pourtant donné matière à un film extrêmement agréable, harmonieusement composé et dans lequel chaque image de plein air charme et séduit. Ce n'est pas peu. D'autant plus que des interprètes, pourtant sans prétention, rivalisent de jeunesse et d'entrain pour faire accepter un ouvrage d'une véritable fraîcheur d'inspiration.

L'OMBRE DU PASSÉ

Interprété par Bébé Daniels, John Halliday, Lyle Talbot. — Réalisation de Robert Florey (Warner)

Ce qu'il est convenu d'appeler : un mélodrame distingué. La belle infirmière épousera-t-elle le bon docteur dont l'intervention chirurgicale aurait sauvé le mari ? Je dis aurait, car l'époux dément se précipite dans le vide, deux heures avant l'opération. Le scénario habile, sinon très vraisemblable, bénéficie surtout de l'interprétation de Bébé Daniels, plus jeune que jamais. Par ailleurs, un metteur en scène qui connaît son métier, a fait preuve de conscience et d'application. Ce n'est pas sa faute si nous commençons à être saturés de films conçus sous le signe de la blouse blanche.

AUX PORTES DE PARIS

Interprété par Josette Day, Maurice Maillot, Abel Tarride, Pierre Labry, etc. — Réalisation de Barrois.

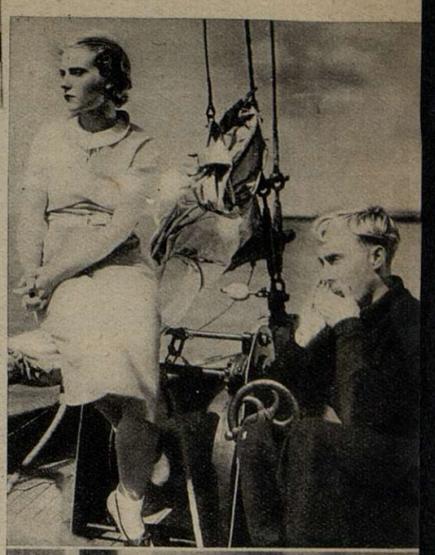
Vive le mélodrame où Margot a pleuré ! Et je vous fiche mon mouchoir qu'elle pleurera Margot ! Rien ne manque pour ce faire, aux *Portes de Paris* : ni la jeune fille vertueuse dans un milieu sordide, ni le gentil garçon, ni le père cupide, ni le millionnaire au cœur d'or ; ni même la Sainte-Vierge figurée par Gaby Morlay s'il vous plaît (on n'a pas regardé à la dépense !) qui conseille à la jeune fille vertueuse de ne pas sortir le soir avec un garçon trop entreprenant, avant que celui-ci l'ait épousée ! Dans le genre, *les Mystères de Paris* ou *les Deux Orphelines* habillaient mieux !

LE VRAI VISAGE DU VATICAN

Pour la première fois, croyons-nous, le pape a autorisé un opérateur de cinéma à pénétrer à l'intérieur du Vatican. Mieux, il a consenti à paraître officiellement devant la caméra dans un film qui retrace avec ampleur les fêtes qui se dérouleront à Rome l'an dernier pour le 19^e centenaire de la Rédemption, et qui attirèrent une foule considérable.

Vivant reportage, *le Vrai Visage du Vatican* montre, en outre, en plus des majestueux palais pontificaux, tout un côté anecdotique de la vie du souverain pontife : sa suite de dignitaires, ses gardes, etc. etc., etc...

Le Fauteuil 72.



LES MYSTÈRES DE HOLLYWOOD

GRAND ROMAN
CINÉMATOGRAPHIQUE
DE
RENÉ JEANNE
ET
E. M. LAUMANN

Résumé des chapitres précédents. — Jacques de Lafarerie, « extra » dans les studios d'Hollywood, a fait la connaissance d'une jeune femme russe, Vera, qui gagne sa vie comme figurante à la « Gigantic-Films ». Les deux jeunes gens n'ont pas tardé à éprouver l'un pour l'autre une ardente sympathie. Un soir que Jacques vient de quitter Vera, il rencontre Max Rotwang, un impresario fameux, lequel lui demande de lui rendre visite, sans faute, le lendemain.

III

LA CHANCE S'ÉLOIGNE ET REVIENT

Le lendemain matin Jacques de Lafarerie, qui ne voulait pas, en attendant une heure, risquer de perdre une chance — la première — qui était venue s'offrir à lui, se rendit, aussitôt levé, chez Max Rotwang.

Celui-ci occupait un bureau dans un des innombrables pavillons qui entourent les immenses studios de « la Cosmopolitan », aux portes de la ville, sur la route de Culver City, presque en face de la véritable ville que forment les bâtiments de « la Metro-Goldwyn ».

Le cœur battant d'espoir, car il mettait pour la première fois les pieds dans une des citadelles du cinéma américain, non en quémandeur, mais sur rendez-vous à lui donné par un des plus considérables personnages du lieu, le jeune homme se fit annoncer à Max Rotwang, qui le reçut sans le faire attendre.

Rotwang était seul dans son bureau, vaste pièce vitrée de toutes parts et qu'inondait une lumière aveuglante. Il était affalé dans un fauteuil à bascule et machonnait déjà un cigare. Il avait l'œil ourd et la bouche molle des gens qui ont passé une mauvaise nuit. Une bouteille de whisky et un verre étaient posés devant lui. Il leva à peine la tête et, d'un signe, invita Jacques à s'asseoir, après quoi il but une forte rasade et brusquement, presque hargneusement, demanda :

— Vous n'êtes donc bon à rien, que vous voulez « faire du cinéma » ?

Surpris par cette attaque brutale, le jeune homme hésita une seconde, puis, ne sachant s'il devait répondre à cette franchise déconcertante par une franchise égale, il se contenta de sourire un peu naïvement. Mais, Rotwang, comme s'il regrettait sa grossièreté, resta un long moment silencieux, enveloppant son visiteur d'un regard incertain, où il y avait à la fois de la tristesse et de la gêne, puis, ayant haussé les épaules, il reprit avec une sorte de compassion :

— Il ne m'est plus possible de faire pour vous ce que je vous avais laissé espérer hier soir... Non, vraiment, cela ne m'est plus possible, et vous m'en voyez en même temps fâché et... satisfait !

Rotwang répéta encore une fois :

— Vraiment, cela ne m'est pas possible... Mais je vais vous donner un bon conseil ! Oh ! ne sachiez pas ! Le conseil que je veux — que je dois — vous donner est meilleur que tous ceux qu'on prodigue si généreusement aux importuns dont on veut se débarrasser sans grands frais... Oui, et c'est le seul raisonnable, le seul honnête que l'on puisse vous donner. Écoutez-moi bien !

Jacques s'était levé, pour bien montrer à son interlocuteur qu'en dépit des apparences, il n'était plus assez jeune pour se payer de mots et qu'il n'avait plus qu'un désir : abrégé cet entretien et s'en aller... s'en aller pour arriver aux studios de la « Gigantic » avant que le « casting-director » n'ait engagé tous les « extras » de la journée. Mais à son tour, Rotwang avait quitté, non sans efforts, son fauteuil, s'était approché de Jacques, l'avait saisi par les épaules et l'avait forcé à se rasseoir et, restant debout devant lui, il lui dit :

— Ne restez pas ici, partez... Partez par le premier train pour New-York et quittez New-York par le premier bateau à destination de la France ! Voilà ! Quand vous serez là-bas, vous me remercierez !

« Croyez-moi, il n'y a rien à faire pour vous ici ! Rien ! Il faut me croire ! Il faut ! Ne sachiez pas ! Je sais ce qu'il y a derrière votre sourire ! J'ai été comme vous et quand je suis arrivé

ici, j'aurais souri si quelqu'un avait essayé de dissiper mes illusions et de me mettre en face de la réalité dépouillée de ses fards !... Et pourtant !...

Il s'approcha du jeune homme, lui mit les mains aux épaules et, très doucement, très tristement, il lui dit :

— Il ne faut pas m'en vouloir... Je ne peux rien faire pour vous... Rien !... Je regrette de vous avoir dérangé...

Il tourna les talons, marcha vers la porte qu'il ouvrit, et sur le seuil de laquelle il s'arrêta, en se retournant vers Jacques de Lafarerie et en disant :

— Faites comme moi, partez !

Le jeune homme hocha la tête et murmura :

— Je vous remercie !

Puis, comme ils restaient là tous deux, face à face, immobiles, indécis et cherchant évidemment le mot ou le geste qui leur permettrait de mettre le point final à leur bizarre entretien, Jacques s'élança vers Rotwang et lui saisit les mains en répétant :

— Je vous remercie... Mais je ne suis pas encore désespéré... Je n'ai pas couru ma chance jusqu'au bout ! Voyez-vous, j'ai sur la conscience une minute de défaillance qu'il faut que j'explique ; je ne sais pas ce qui m'attend ici. Me sera-t-il possible d'y manger à ma faim, d'y dormir sous un toit, d'y boire à ma soif ? Tout cela, je l'accepte, tout d'abord pour me forcer à retrouver mon énergie, et puis aussi pour qu'un jour je puisse descendre en moi-même, sans avoir à rougir et me dire : j'ai payé.

Un instant, il garda les mains de Rotwang dans ses poches ; puis, prenant brusquement son parti, il sortit, sans se retourner.

Un coup d'œil jeté à la montre qu'il portait au poignet lui apprit qu'en se dépêchant il pourrait encore arriver aux studios de « la Gigantic » assez tôt pour que le « casting-director » n'eût pas achevé d'engager les « extras » dont il pouvait avoir besoin pour la journée. Il sauta donc sur le marchepied d'un tramway qui, ballotté, cahoté, suspendu à moitié dans le vide, un pied écrasé et la poitrine labourée par le coude d'un de ses voisins, l'emporta en marge de la large route blanche, sillonnée de petites autos d'Universal City, où les studios de la « Gigantic Films Co » sont les voisins de ceux de l'« Universal ».

La porte franchie, le jeune homme se trouva dans un hall vitré, sur les deux côtés duquel s'ouvraient des portes innombrables. Quelques banquettes de bois étaient rangées le long d'un mur. Des hommes, des femmes, des enfants y étaient assis pressés les uns contre les autres, qui semblaient composer un tableau d'échange-tillonnage de tous les types humains. D'autres hommes faisaient la queue entre deux barrières et défilaient devant une sorte de large guichet derrière la vitre duquel, de temps à autre, apparaissait un visage d'homme qui, sur un ton irrité, lançait un mot et disparaissait. Une queue toute semblable, mais composée uniquement de femmes, s'allongeait parallèlement à la première et séparée d'elle par un étroit passage aboutissant à une porte par laquelle entraient et sortaient des hommes et des femmes, affairés et importants : administrateurs, directeurs, régisseurs, opérateurs, vedettes et demi-vedettes qui paraissaient ne pas même remarquer les vagues humanités dont les regards les accompagnaient avec envie, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière la porte dont les deux battants ne se renaissent pas un seul instant de leur fou mouvement de va-et-vient.

Jacques prit son rang dans la file des hommes qui venaient offrir leurs services aux exigences du « casting director », mais il n'était pas là depuis deux minutes qu'une petite main se posait sur son poignet. Il se retourna : Vera était là.

— J'arrive seulement, dit la jeune fille, je suis en retard. Excusez-moi, je me dépêche !

Elle serra rapidement la main du jeune homme et s'apprêta, alerte, à reprendre sa course, mais elle n'alla pas loin et, avec un petit mouvement de surprise contrariée, elle se recula vivement en détournant la tête, au moment précis où un jeune homme, en costume de sport, passait devant elle en la saluant.

Ce mouvement n'échappa pas à Jacques, qui allait, d'un mot, en demander la raison à Vera ; mais celle-ci ne lui en laissa pas le temps :

— Je compte sur vous ce soir ! dit-elle en se rapprochant de lui, et assez haut pour être entendue de tous ceux qui se trouvaient autour d'elle et particulièrement du jeune homme qui venait de la saluer et qui s'était arrêté deux pas plus loin, sans prendre la peine de dissimuler qu'il attendait qu'elle eût fini de s'entretenir avec Jacques pour l'aborder.

Mais comme si, sentant ce regard fixé sur elle, elle eût deviné les intentions du nouveau venu et qu'elle eût voulu lui montrer qu'elle n'éprouvait aucun désir de répondre à ses vœux, elle posa de nouveau la main sur le poignet de Jacques et dit :

— J'ai rencontré tout à l'heure, dans le tram, Wilford, un des « gagsmen » d'Eddie Marshall. Il m'a dit que, malgré la crise et la réduction de la production, Adams allait sans doute mettre en train un nouveau film pour Theda Rodgers ! Je vais essayer d'avoir des renseignements car Wilford prétend que Theda en a assez de son partenaire actuel, et ne consentira à « tourner » ce nouveau film que si elle trouve un personnel entièrement nouveau à mettre autour d'elle !

— La « star » a envie de chair fraîche ! grogna un des voisins de Jacques, qui n'avait rien perdu de ce que la jeune fille venait de dire. Je ne connais pas une femme qui fasse une aussi grande consommation de jeunes premiers !

Voyez-vous, continuait Vera, qui suivait son idée et n'avait pas entendu la brutale réflexion qu'elle avait fait naître... Voyez-vous que nous ayons la chance, vous et moi, d'arriver au bon moment et de récolter un des rôles qui...

Mais elle n'acheva pas ; la porte d'entrée du hall venait de s'ouvrir et, toute emmitouflée de fourrures, bien que le printemps fût déjà chaud, escortée d'une secrétaire qui portait dans ses bras deux pékinos halelants, et de trois hommes qui constituaient son état-major particulier, Theda Rodgers venait de paraître.

C'est elle ! murmura Vera.

La tête haute, les yeux fixés droit devant elle, les lèvres retroussées dans une grimace qui avait la prétention d'être un sourire, la « star » fendait la foule à la façon d'un vaisseau de haut bord qui rentre au port, au milieu d'un essaim de barques, dont la seule fonction est d'être housculés...

En la voyant arriver, l'homme en costume de sport qui, tout à l'heure, avait salué Vera, avait un petit mouvement de joie et, se précipitant sur la porte qui menait du hall vers l'intérieur du studio, il en tint un des battants ouvert devant Theda Rodgers ; mais celle-ci ne parut pas plus remarquer ce geste aimable que l'émoi qu'elle avait provoqué parmi les « extras ». Elle passa, sans un mot, sans un geste. Le jeune homme se rua derrière elle.

Voilà Conrad Murphy qui va faire sa cour à la « star », grogna le voisin de Jacques. Je parie-mais bien ma « douce vie » que c'est lui qui va dérocher la timbale et être le « leading man » de la Rodgers pour son prochain film !

Cette fois, Vera avait entendu. Un léger voile de tristesse passa sur son visage. Mais vivement elle se ressaisit.

— Je me sauve, lança-t-elle à Jacques. Si j'apprends quelque chose, je vous le dirai !

Et, presto, elle disparut.

« Quelle charmante fille ! pensa Jacques... Et comme ce serait bon de se laisser aller à l'aimer comme elle le mérite... Mais serait-ce très raisonnable ? »

Il n'avait pas encore oublié complètement l'aventure qu'il avait prise pour une brève histoire d'amour, qui avait marqué son passage à Paris et qui avait motivé son exil ; il se méfiait de lui, car il n'était pas encore arrivé à empêcher le joli visage de Suzy de se poser comme un masque effrayant sur le visage de toutes les femmes qui arrêtaient son regard.

Soudain, il tressaillit : une voix, qui prononçait son nom, venait de brusquement l'arracher à son rêve. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Mais déjà la voix répétait : « Jacques de Lafarerie !... » en même temps que, d'une robuste bourrade dans les côtes, son voisin attirait charitablement son attention.

(A suivre.)

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT**

Ce billet est valable du 4 au 11 Avril inclus, sauf les samedis, dimanches et jours de fête.

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS ACCEPTANT NOS BILLETS A PRIX RÉDUITS

(Voir notre bon ci-contre.)

PARIS

- 3^e Arrondissement : KINERAMA, 37, boulevard Saint-Martin ; PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
- 5^e Arrondissement : MÉSANGE, 3, rue d'Arras.
- 6^e Arrondissement : DANTON, 99, boulevard Saint-Germain.
- 7^e Arrondissement : MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.
- 9^e Arrondissement : ROXY, 65, bis, rue Rochechouart.
- 10^e Arrondissement : PARENTIER, 156, avenue Parentier.
- 13^e Arrondissement : JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel ; PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy.
- 14^e Arrondissement : CINÉMA DENFERT, 24, place Denfert-Rochereau.
- 15^e Arrondissement : CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola ; VARIÉTÉS, 17, rue Croix-Nivert.
- 16^e Arrondissement : GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
- 18^e Arrondissement : ORNANO, 34, boulevard Ornano ; STUDIO-FOURMI, 120, boulevard Rochechouart.
- 19^e Arrondissement : FLOREAL, 13, rue de Belleville ; SECRETAN, 55, rue de Meaux.
- 20^e Arrondissement : MENIL, 3, rue de Ménilmontant ; PYRÉNÉES, 272, rue des Pyrénées.

BANLIEUE

- AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
- BAGNOLET. — Capitole, 3 à 7, place de la Mairie.
- BOIS-COLOMBES. — Excelsior.
- BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
- CHARENTON. — Eden-Cinéma.
- CHOISY-LE-ROI. — Splendid.
- ENGIEN. — Englien-Cinéma.
- FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
- ISSY-LES-MOULINEAUX. — Mignon.
- LES LILAS. — Magic-Cinéma.
- MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
- MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
- PANTIN. — Pantin-Palace.
- RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
- SAINT-CYR. — Au Coucou.
- SAINT-DENIS. — Pathé.
- SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal.
- SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
- SAINT-OUEN. — Alhambra.
- VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
- VINCENNES. — Eden. — Printania.

DÉPARTEMENTS

- AGEN. — Royal-Cinéma.
- ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.
- ANTIBES. — Casino d'Antibes.
- ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
- BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Idéal.
- BAYONNE. — La Féria.
- BELFORT. — Cinéma Georges.
- BESANCON. — Central-Cinéma.
- BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
- BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
- BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia.
- LA BOURBOULE. — Casino Municipal.
- BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
- BREST. — Cinéma Saint-Martin.
- Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
- CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
- CAEN. — Cinéma Trianon. — Eden.
- CAHORS. — Palais des Fêtes.
- CALAIS. — Théâtre des Arts.

- CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic.
- Lido-Cinéma. — Majestic Plein Air. — Riviera.
- CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
- CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
- CHARLIEU (Loire). — Familia.
- CHATEAUBOUX. — Alhambra.
- CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Clermont-Ferrand. — Gergovia. — Eldorado.
- ENNAI. — Cinéma Villard.
- DIJON. — Grande Taverne.
- GANCES. — Eden-Cinéma.
- GRASSE. — Casino Municipal.
- GRENOBLE. — Cinéma Palace. — Sélect-Cinéma. — Royal Pathé. — Modern Cinéma.
- HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Théâtre-Cinéma.
- HAVRE FRILEUSE. — Royal.
- JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
- LAON. — Kursaal-Cinéma.
- LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma.
- LILLE. — Caméo. — Pathé Wazemmes. — Omnia-Pathé. — Remy.
- LORIENT. — Sélect. — Royal. — Omnia.
- LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolé. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.
- MACON. — Marivaux. — Olympia.
- MONTREUIL. — Majestic.
- MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
- MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal Athénée. — Le Capitole.
- NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
- NANCY. — Olympia.
- NICE. — Idéal. — Olympia. — Eldorado.
- NIMES. — Eldorado.
- OYONNAX. — Casino-Théâtre.
- PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
- POITIERS. — Ciné Castille.
- PONTOISE. — Excelsior-Palace.

- PORTETS (Gironde). — Radius.
- REIMS. — Eden-Cinéma.
- ROANNE. — Salle Marivaux.
- ROCHEFORT. — Apollo. — Alhambra.
- RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
- SAINT-CHAMOND. — Variétés.
- SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
- SÈTE. — Trianon.
- STRASBOURG. — U.T. La Bonbonnière de Strabourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
- TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma.
- TOULOUSE. — Gaumont. — Trianon. — ANVERS. — Pathé. — Eden. — TOURCOING. — Splendid. — TROYES. — Royal Croncels (Jeudi).
- VALLAURIS. — Eden-Casino.
- VIENNE. — Salle Berlioz.
- VILLEURBANNE. — Kursaal-Cinéma.
- VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÈRE ET COLONIES

- ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
- CASABLANCA. — Eden.
- TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

- ANVERS. — Pathé. — Eden.
- BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Cinéma. — Cinéma des Princes. — Majestic.
- BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fastel. — Cinéma Théâtral. — Orasulul T-Séverin. — Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.
- CONSTANTINOPLÉ. — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.
- GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Capitole. — Grand Cinéma. — Cinéma de Carouge.
- NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
- NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.

COURRIER DES LECTEURS

Cotteran. — Ne cherchez pas à faire de votre enfant un acteur de cinéma. C'est un métier ingrat et difficile. La place est encombrée et, en essayant de faire de lui une vedette, vous risquez d'en faire un petit être prétentieux ou un cabotin en herbe. De plus, les rôles d'enfant sont rares ; de ce fait il aura des grandes chances pour ne tourner qu'à des intervalles très espacés. Serge Grave interprétera l'Enfant du cirque, Robert Lynen ne tourne pas et Paulette Elambert vient de terminer un film à Billancourt. Au revoir !

Le Chat et le Violon. — Le principal interprète du Roi des rois était Warner Baxter et celui de Don Juan, était John Barrymore. La création de ce dernier notamment était extraordinaire. Voici les deux adresses demandées : Danièle Darrieux, 29, rue de Lisbonne, à Paris et Maurice Maillot, aux bons

soins de l'A. C. E., 11 bis rue Volney, à Paris.

Monette. — Ecrivez une fois encore à Pierre-Richard Willm. Cet artiste, s'il ne vous a pas encore répondu, avait une excuse. Il était absent de Paris et se reposait des fatigues du studio, en faisant des sports d'hiver. Sans doute à son retour à Paris a-t-il trouvé votre lettre et vous a-t-il répondu aussitôt, s'excusant du retard imprévu.

Riki. — Voici les trois adresses demandées : Robert Vidalin demeure, 8 bis, rue Blomet, à Paris ; Henri Marchand, 5, rue Balu, à Paris, et Jacques Varennes, 18, rue du Mont-Cenis, à Paris. Vous, au moins, vous êtes un sage, trois adresses seulement ! Si tous mes correspondants étaient comme vous...

Maryvonne. — Tout à fait de votre avis concernant Tino Rossi, que j'ai eu également le plaisir d'entendre à maintes reprises. Vous pouvez le voir actuellement dans Les Nuits Moscovites, le seul film, à ma connaissance, qu'il ait tourné. Vous pouvez

lui écrire, pour plus amples détails, au Casino de Paris, où il chante actuellement.

Matia. — Puisque vous vous absentez quelque temps et que vous vous rendez dans un bleu où il n'a pas de marchands de journaux, la chose la plus simple pour que vous puissiez lire régulièrement Ciné-Magazine est de vous abonner pour trois mois. Lorsque vous reviendrez chez vous, il vous suffira de nous indiquer votre changement d'adresse et vous continuerez à recevoir votre journal jusqu'à l'expiration de votre contrat.

M. T. T. — Nous avons déjà répondu en ce qui concerne Serge Grave. Consultez les numéros précédents. Et puis, mon cher, ayez donc un tantinet de variétés. Pourquoi vous limitez-vous à un seul sujet. Toutes vos lettres n'ont trait qu'au même artiste. Il n'y a pas que lui d'intéressant. Sans rancune, n'est-ce pas ? Et à bientôt !

IRIS.

LA MÉTHODE

THO-RADIA

FORMULES DU DOCTEUR Alfred CURIE

est définitivement adoptée par des centaines de milliers de femmes qui en sont devenues les ferventes adeptes et les propagandistes enthousiastes.

Ce merveilleux succès des produits Tho-Radia est dû aux principes actifs qui leur sont incorporés et grâce auxquels la méthode Tho-Radia ne se borne pas à dissimuler les imperfections du visage, mais les supprime radicalement.

Pour votre commodité, THO-RADIA lance

LE TUBE DE CRÈME POUR LE SAC... PRIX 3 Fr.

LA BOITE DE POUDRE POUR LE SAC... PRIX 3 Fr.

CRÈME
A BASE DE RADIUM ET THORIUM.
Le pot : 15 fr. - Le tube : 10 fr.

POUDRE
THORIUM, RADIUM, TITANE
Sept coloris. La boîte : 12 50

SAVON
THORIUM, BAUME DU PÉROU
Le pain de 100 gram. : 3 fr.

CHEZ LES PHARMACIENS EXCLUSIVEMENT

Le Gérant : COLEY.

SYMBOLE D'AMOUR - LA FLEUR D'ORANGER

Pikina

VIN RÉCONFORTANT A L'ORANGE

LE FRUIT DE L'ORANGER - SYMBOLE DE JOIE

Imp. GEORGES LANG, 11 bis, rue Curial - Paris, Procédé HÉLIOS-ARCHÉREAU

MAGAZINÉ

4 AVRIL 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N° 14

Entre deux prises de vues de "Little Colonel", il n'est pas de meilleures amies que SHIRLEY TEMPLE et JANET GAYNOR (Photo Fox)

